

## Essais québécois

---

Number 34, December 1988, January–February 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20112ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

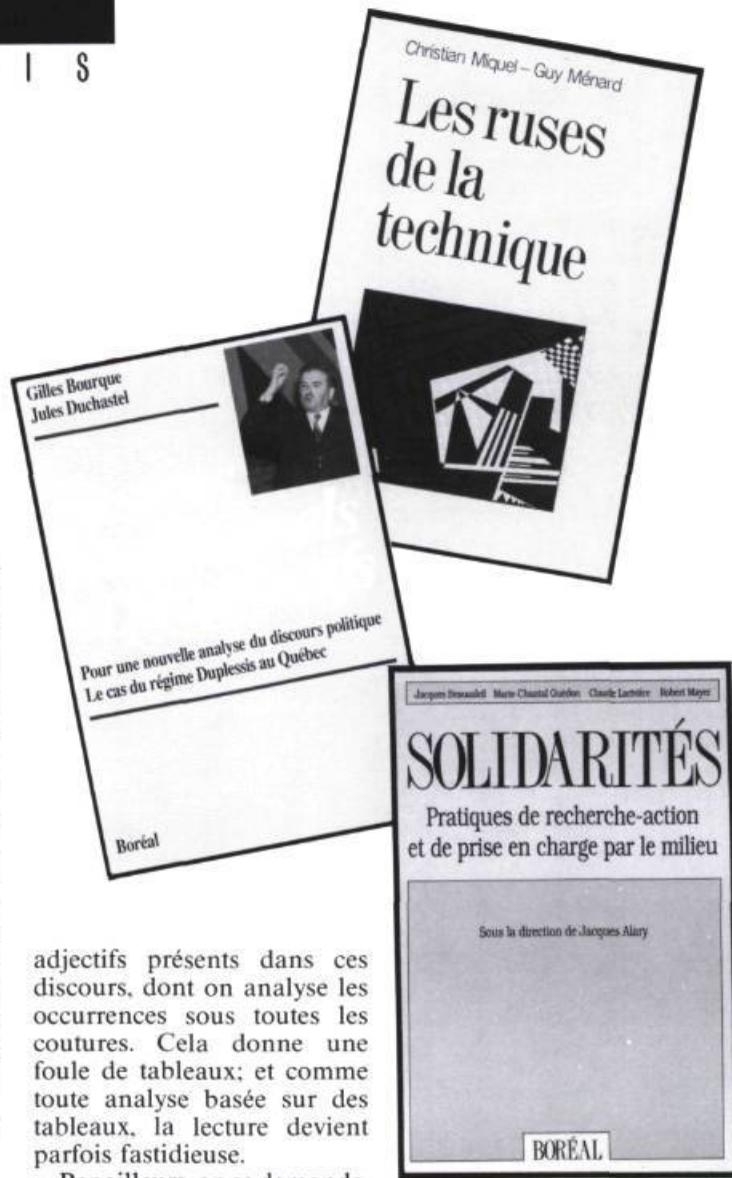
### Cite this review

(1988). Review of [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (34), 22–26.

**RESTONS TRADITIONNELS ET PROGRESSIFS**  
**Gilles Bourque et Jules Duchastel**  
 Boréal, 1988; 24,95 \$

Mettre Duplessis en boîte, ce n'est pas un mince défi! Surtout pour des gens que Le Chef, dans son vocabulaire coloré, aurait qualifié de communistes! Autrement dit, Bourque et Duchastel, dans une perspective néo-marxiste, ont entrepris l'analyse automatique (informatique) du discours de l'époque duplessiste. Entreprise titanesque dont ils ne nous livrent ici que les résultats préliminaires. En attendant que soit complétée l'étude des discours du trône, des discours de campagne électorale, des déclarations syndicales ou patronales, voici l'analyse des discours du budget ainsi que la présentation de leur méthode.

Cette stratégie de publication sert et dessert les auteurs tout à la fois. Ainsi l'explicitation de leurs choix méthodologiques et de l'analyse de discours par ordinateur ne manquera pas d'intéresser les spécialistes... mais les autres? L'analyse d'un *petit* corpus comme les discours du budget permet de saisir les spécificités, l'intérêt et les limites de la méthode. Mais la petitesse même du corpus, et les auteurs ne cessent de nous la rappeler et de nous mettre en garde contre une généralisation abusive des résultats à l'ensemble du discours duplessiste, pose plusieurs questions. Leurs scrupules les honorent, mais Bourque et Duchastel n'auraient-ils pas pu mieux établir la place, le statut, de ces discours dans l'ensemble de ceux qu'ils se proposent d'étudier; leur *représentativité* en quelque sorte? Autrement dit, pourquoi ces textes plutôt que d'autres? En fait, ici le corpus n'est pas à proprement parler les discours du budget, dont on aurait aimé en savoir plus: plan-type, longueur, thèmes habituels; mais les noms et



adjectifs présents dans ces discours, dont on analyse les occurrences sous toutes les coutures. Cela donne une foule de tableaux; et comme toute analyse basée sur des tableaux, la lecture devient parfois fastidieuse.

Par ailleurs, on se demande, si l'étude des mêmes textes n'aurait pas abouti aux mêmes conclusions sans l'utilisation de l'ordinateur. La conclusion générale: «...dans le discours duplessiste, le traditionalisme entretenait des rapports dominés avec le libéralisme, puisqu'il ne pouvait se reproduire qu'en intégrant les grandes notions de l'idéologie bourgeoise» (p. 206) pouvait déjà être pressentie, comme le rappelle le titre (tiré d'un discours d'Onésime Gagnon en 1950), sans ordinateur, et en dehors de toute cette démarche.

Ce type d'approche ne portera ses fruits qu'à l'analyse de corpus plus vastes... Espérons que la montagne informatique n'accouchera pas d'une souris néo-marxiste et nous mènera en dehors des sentiers battus de l'analyse des idéologies. En attendant, étant donné le caractère technique des propos sur la méthode, la petitesse du corpus à partir duquel ils se refusent à généraliser, et l'intuition qu'ils avaient au départ des principaux résultats, on peut se demander si les auteurs n'au-

raient pas été plus à l'aise — et n'auraient pas mieux rejoint leur public-cible — chez un éditeur universitaire ou dans les pages de revues académiques.

Andrée Fortin

**SOLIDARITÉS, PRATIQUES DE RECHERCHE-ACTION ET DE PRISE EN CHARGE PAR LE MILIEU**  
 Collectif  
 Boréal, 1988; 18,95 \$

L'entreprise des auteurs, travailleurs sociaux de formation, semble périlleuse: scier la branche sur laquelle ils sont assis. En fait, dans le contexte actuel des coupures budgétaires dans le secteur des affaires sociales, et dans le contexte idéologique de l'épanouissement personnel, de la valorisation de l'autonomie, ils n'ont pas vraiment le choix. La profession doit s'interroger sur la

prise en charge par le milieu de *cas* autrefois confiés à ses soins. Les questions sous-jacentes sont de deux ordres: quel type de prise en charge est possible, réalisable; et quelle peut être la collaboration entre le *milieu* et les *professionnels*.

Cet ouvrage soulève ces questions, à travers les deux parties, relativement disjointes, qui le composent. La première, plus théorique, didactique même, passe en revue les composantes du discours sur la prise en charge, alors que la seconde est une réflexion à partir d'une démarche de recherche-action au cours de laquelle des chercheurs universitaires ont collaboré avec des *intervenants*. Outre les questions posées explicitement, le livre en suscite de nombreuses autres: la collaboration universitaires/intervenants est-elle possible? Est-il concevable de travailler, de l'université, ou d'une institution gouvernementale, à la prise en charge par le milieu, (sous une forme ou l'autre)? Autrement dit la dérive observée par les chercheurs, en cours de route, de la prise en charge par les réseaux à la prise en charge par le milieu, puis à la prise en charge par les universitaires de la démarche de recherche-action, est-elle inévitable?

En fermant le livre, on reste un peu sur son appétit: on aurait souhaité un lien plus explicite entre les différentes parties du livre, et une conclusion générale sur l'ensemble de la démarche... Mais cela semble relever de la prise en charge de leur lecture par les lecteurs...

Andrée Fortin

**LES RUSES DE LA TECHNIQUE**  
 Christian Miquel,  
 Guy Ménard  
 Boréal, 1988; 22,50 \$

La technique nous est devenue si *naturelle* qu'il serait à peine outrancier de l'assimiler à l'air que nous respirons. Malgré les récriminations — par ailleurs souvent fondées — des écologistes, nous avons tellement bien intégré la technique dans notre vie et dans notre univers symbolique qu'il ne nous viendrait jamais à l'esprit d'en divorcer.

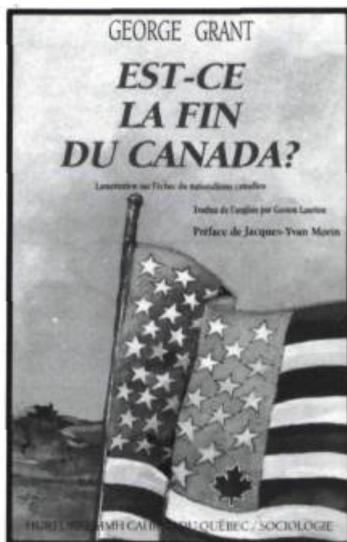
*Les ruses de la technique* nous propose un parcours historique à travers la dimension symbolique attribuée aux techniques depuis les premières manifestations d'humanité. Ainsi, dans les sociétés dites primitives, les techniques de la chasse auraient permis aux hommes de s'associer à un monde animal sacré. Si bien que certains développements archaïques de la technique seraient dus davantage à une fascination du sacré qu'à une recherche consciente de plus grand confort matériel.

Christian Miquel et Guy Ménard nous guident donc de l'ère des chasseurs-cueilleurs au monde super-technicisé d'aujourd'hui, nous présentant au passage les mythes régulateurs de la Grèce antique, le Moyen Âge de l'Inquisition et l'ère industrielle annonciatrice d'un nouveau paradis terrestre. Cet itinéraire nous apprendra que, depuis ses origines fortement marquées de motivation religieuse, la technique — d'où les «ruses» — ne s'est dissociée du sacré qu'en apparence seulement. Tout en revêtant l'aspect d'un outil profane au service

de la raison, elle allait imposer en bout de course sa domination insidieuse sur la science moderne et se poser ainsi, selon les auteurs, en nouvelle «religion». En d'autres mots, la technique aurait bien pour effet de désacraliser le monde et de faire reculer la pensée symbolique, mais, en même temps, cette rationalisation du monde, sa réduction à une pensée opérationnelle, deviendrait à son tour «la quête sacrée de l'humanité actuelle».

Dans son ensemble, l'essai de Miquel et Ménard, par l'éclairage particulier qu'il apporte sur le symbolisme des techniques, depuis l'art rupestre jusqu'aux réminiscences prométhéennes de puissance de notre époque, saura intéresser ceux que préoccupe la culture scientifique et technique. Pour ce qui est des conclusions de l'ouvrage, elles accusent une tendance des auteurs à tout ramener à leur centre d'intérêt. Un peu comme si, quelque part, une loi supérieure empêchait qu'en ce siècle l'économie l'emporte sur l'idéologie.

Gérald Baril



**EST-CE LA FIN DU CANADA ?**  
George Grant  
HMH, 1988; 14,95 \$

Cette lamentation pour une nation défunte ou jamais née, du torontois George Grant — philosophe, nationaliste et théologien —, nous arrive en traduction dans la collection des Cahiers du Québec — Sociologie (sic), quelque vingt ans après sa parution originale qui avait fait beaucoup de bruit.

Comment le so-called English Canada peut-il être spirituellement différent des États-Unis, indépendamment du «Canada québécois», tout en ayant offert à Louis Riel et aux nations autochtones le traitement tramé par les «Yanquis» derrière les collines de Genou Blessé (Wounded Knee)? Telle était la souffrante et angoissante question qui hantait Grant à l'époque et qui l'amènera à faire de la philosophie de l'échec la pierre fondatrice d'un nouveau nationalisme pan-canadien au diapason du Québec et des Autochtones. Ces derniers, tout comme les Métis d'ailleurs, sont complètement absents de ce petit livre, leur échec n'apparaissant pas encore susceptible de servir de levain philosophique à l'esprit libéral de la nation des années soixante.

Qu'on ait cru bon traduire le titre original *Lament for a Nation* par un plat *Est-ce la fin du Canada?* trahissant de façon suave l'idée originale, indique bien le malaise «identitaire» que ressent tout le mouvement des traductions-participations qui parcourt le Québec depuis l'échec référendaire. D'abord Atwood Frye, ▶



**Collection  
HMH-Jeunesse**

Paul de Grosbois écrit pour les jeunes depuis 1983. Animateur de rencontres en milieu scolaire, il prend plaisir à partager sa joie de vivre et sa passion de l'écriture. Le cratère du lac Lyster est son cinquième roman-jeunesse.

96 pages 6,50\$

Près de la frontière américaine phénomènes et incidents bizarres se multiplient.

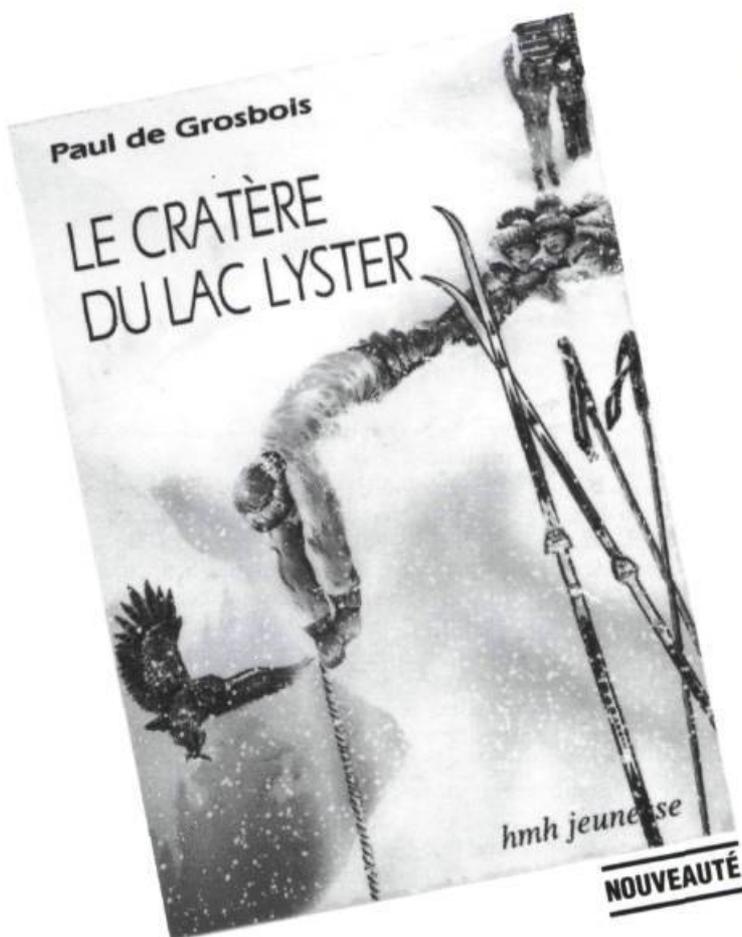
Au milieu d'une surprenante tempête de neige un cratère étrange prend forme. Un hélicoptère militaire ne cesse de survoler le mont Pinacle.

Benoît, Gabrielle et Luc, toujours intrépides, cherchent la clé de l'énigme dans cette étonnante aventure où l'insolite et le froid de l'hiver côtoient l'humour et la chaleur humaine.



**Éditions hurtubise hmh ltée**

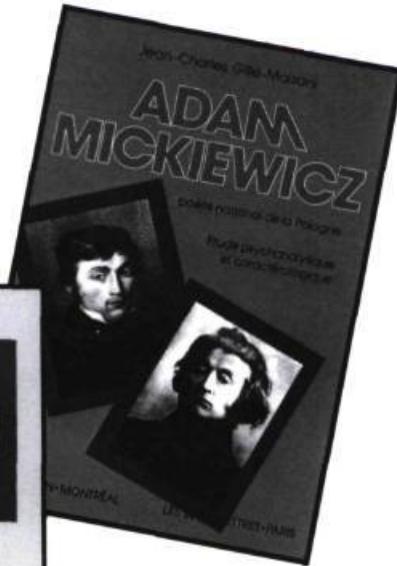
7360, boulevard Newman  
Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2  
Téléphone (514) 364 0323



Leacock, Woodcock et quelques autres, maintenant Grant, et bientôt peut-être, quelques re-traductions en français de textes québécois déjà traduits à Toronto et faisant dorénavant partie intégrante de la panoplie culturelle «anglo» qui nous regarde avec compassion, componction et évidemment, beaucoup de compréhension.

En découvrant cependant peu à peu, un décalage culturel assez révélateur, le nationalisme «anglo» qui s'est toujours opposé au Québec-Canada-Français pour mieux l'incarner en l'avalant généreusement, l'intelligentsia nationaliste montréalaise, présidée ici par Jacques-Yvan Morin, se surprend à trouver chez Grant des signes prémonitoires de l'assimilation éventuelle du Québec au «freetrade» avec les États-Unis. Comme ce livre risque d'être lu autant pour sa préface que pour son contenu, il est dommage que l'éditeur n'ait pas pensé demander à George Grant de rédiger un «foreword» à la présentation de Jacques-Yvan Morin. Tout ce monde s'entend tellement bien à jouer les suppositions: si le Canada anglais eut été comme George Grant, le Québec aurait fait sa souveraineté-association, et le nouveau territoire bicéphale en serait ressorti d'autant plus fort pour faire, à son tour, sa souveraineté-association avec les USA!... Et les USA auraient alors reconquis l'univers sans subir aucun déclin, impérial ou autre. Dommage indeed que le Québec n'ait pas été plus coriace!

Mais où donc est passé dans tout cela cet hiatus historique toujours appelé *Canada Français* par cette sémantique libérale? Quelque part entre l'Ontario et New York immolé sur l'autel de la lamentation, seul ciment unitaire dont parle cet oratorio. Car que se dégage-t-il d'un tel livre en fin de compte? Un fumet neurasthénique et une odeur idéologique qui font comprendre pourquoi de si nombreux citoyens de ce pays préfèrent gagner Miami,



la République Dominicaine ou quelque réserve cachée. Mieux vaut sans doute, à leurs yeux, l'aliénation consentie sous les palmiers, le sous-développement sympathique en compagnie des Latinos, ou l'affirmation alcoolique d'une réserve indienne face à l'ennui d'un croyant repentant cultivant sans aucune poésie la gloire de l'échec partagé.

Jean-M. Morisset

**ENTRÉE EN MATIÈRE(S)**

**Guy Cloutier**  
L'Hexagone, 1988; 17,95 \$

Présenter la critique comme une écriture distincte, faire valoir sa nécessité, son urgence: voici, en quelques mots le credo du chroniqueur Guy Cloutier. Bien connu à Québec, ce «lecteur payé pour lire» se retrouve souvent sur la ligne de tir, aux prises avec les aléas de l'actualité littéraire. Ses commentaires dépassent ceux d'un observateur détaché... Poète, romancier, auteur d'une pièce de théâtre, il se perçoit moins comme un spectateur que comme un intervenant qui réagit à chaud devant la production de ses collègues écrivains. Selon lui, chaque livre doit être analysé comme un prototype, un cas d'espèce exigeant chaque fois un traitement sur mesure et non pas une grille de lecture standardisée.

Son plus récent ouvrage, *Entrée en matière(s)*, fournit la

preuve tangible de cet engagement envers le métier de critique. L'auteur réunit en volume un choix tout à fait personnel de quarante-neuf chroniques littéraires parues depuis 1979 dans divers périodiques (surtout *Nuit blanche* et *Le Soleil*) ou livrées à l'antenne de Radio-Canada (au défunt *Book-Club*). Des ouvrages qu'il a pris «le temps d'apprivoiser», souligne-t-il, dans une longue mais perspicace «Introduction» sous forme d'un essai à la première personne. Il s'attarde sur le travail de critique, le travail d'écrivain et la vulnérabilité de la relation dynamique entre les deux. Lecteur spécialisé, Cloutier préfère habituellement se situer au centre du paysage qu'il contemple, pour mieux cerner les contours de l'œuvre qu'il étudie. Son regard n'est jamais neutre, insiste-t-il, alors qu'il décoche quelques flèches en direction de ceux qui cherchent à exploiter l'objet littéraire uniquement pour des fins commerciales. Ceci explique sa virulente mise en garde contre une méprisante «industrie de la distraction» au Québec, qui ne vise qu'une rentabilité industrielle pour certains produits culturels de masse. Mais la parole individuée, celle qui dérange et détonne, celle qui s'insinue à contre-courant, intéresse toujours le critique. Il montre ses griffes à une Institution littéraire qui sanctionne des produits médiocres au nom de leur unique valeur marchande.

*Entrée en matière(s)* se termine par un autre texte inédit, inusité même, une autocritique détaillée de son dernier roman, *La Cavée* (L'Hexagone, 1987), intitulée «Veillée d'armes». Ici, le critique et le romancier ne font qu'un, alors qu'on assiste à une décortication du récit à l'aide d'une approche emprun-

tée, dans ses grandes lignes, à Gaston Bachelard. Comme s'il était demeuré insatisfait de la réception accordée à son roman lors de sa parution, Cloutier entreprend cette lecture symbolique afin, dit-il «d'identifier certains enjeux de mon écriture dont je n'avais pas réellement pris conscience jusqu'à aujourd'hui» (p. 201). Une telle démarche comporte certains risques, notamment celui de court-circuiter le processus traditionnel de production/réception, où l'analyse d'une œuvre est confiée à une tierce personne. En fait, le phénomène d'auto-légitimation demeure très rare dans la littérature québécoise jusqu'à présent, mais sa simple présence ici confirme l'hypothèse voulant que les récepteurs pourraient bien provenir un jour des rangs des écrivains eux-mêmes, puisque la critique devient progressivement une affaire de spécialistes, d'initiés. Après tout, Guy Cloutier enjoint ses collègues écrivains à parfaire leur éducation littéraire et il suggère fortement à ses collègues chroniqueurs de se tenir au courant des nouvelles méthodes car «le critique ne peut pas ignorer les implications des approches critiques actuelles» (p. 16). Somme toute, cette *Entrée en matière(s)* pourra servir d'avertissement à tous ceux qui croient que l'impressionnisme débridé peut encore avoir sa place dans les recensions de livres. Guy Cloutier nous prouve que cette époque est maintenant révolue.

Kenneth Landry

**ADAM MICKIEWICZ**

**Jean-Charles Gille-Maisani**  
Bellarmin, 1988; 35,00 \$

Peut-on reprocher à un auteur de nous donner exactement ce qu'il annonce? En sous-titre de cet ouvrage: *Étude psychanalytique et caractérologique*. Gille-Maisani est psychologue et psychiatre; il est aussi ingénieur (spécialisé en aéronautique) et professeur à l'Université Laval. La liste de ses publications est impressionnante; la bibliographie et l'appareil critique de son étude le sont tout autant. Le livre compte 878 pages bien tassées. La composition, quoique elle n'offre pas un très beau coup d'oeil, a été faite avec tout le soin qu'elle exigeait: sous-titres, caractères gras, italiques, romains de taille courante ou petite, selon la nature

et l'importance du propos. À cela s'ajoutent un bon nombre d'illustrations: portraits, spécimens graphologiques... Bref, ne peut-on s'empêcher de penser, l'auteur connaît son sujet à fond et l'a traité avec une minutie extrême. Il a même poussé le zèle jusqu'à publier, en polonais, une *adaptation* de son livre, les compatriotes de Mickiewicz (prononcer Mits-kiè-vitch) ne s'intéressant pas aux mêmes détails que les étrangers.

Hélas, à force de creuser pour nous expliquer Mickiewicz, Gille-Maisani l'enterre. À force de recourir, pour déterminer et décrire son tempérament, aux classifications employées en psychologie et en psychanalyse, il nous présente un homme qui semble

trop pouvoir se réduire aux catégories dans lesquelles on peut le caser. À force de traquer, dans les textes (souvent très beaux) du poète, les preuves de ses assertions, il néglige le contexte qui, pour Mickiewicz, fait de la Pologne une nation crucifiée, destinée, comme le Messie, à sauver les peuples frères de l'oppression.

Trop de profondeur, pas assez de perspective. Trop d'érudition, pas assez de vie. On ne peut que souhaiter à Gille-Maisani de trouver les lecteurs qui sauront apprécier son travail et en tirer profit. Ce livre témoigne d'une telle persévérance que je me sens presque gênée de ne pas l'avoir aimé.

Sylvie Chaput

**HISTOIRE GÉNÉRALE  
DU CINÉMA AU QUÉBEC**

Yves Lever  
Boréal, 1988; 24,95 \$

*Histoire générale du cinéma au Québec* met à jour l'état actuel de la recherche historique sur l'activité cinématographique québécoise. Plus qu'une collection de dates et d'anecdotes, ce volume offre une synthèse historique et une compilation analytique de la production cinématographique depuis l'époque du muet québécois (1896-1938) jusqu'à nos jours. L'auteur y effectue une analyse socio-culturelle du public et de la critique. Il décrit les différents groupes sociaux et les compare à la typologie des personnages du

cinéma diffusé au Québec pour constater que l'image de notre société est quelque peu déformée dans ces films.

Yves Lever gravite dans le monde de la critique, de la recherche et de l'enseignement depuis vingt ans. Sa réflexion s'appuie sur de nombreuses sources publiées, manuscrites et audio-visuelles, des souvenirs personnels et des enquêtes journalistiques. Il corrige les erreurs inévitables des textes de ses confrères et indique les recherches en cours d'autres historiens qui viendront à leur tour modifier la perspective de son analyse. Lever refuse de feindre l'objectivité. Son ton est polémique lorsqu'il interprète les faits et établit des liens entre l'activité cinématographique et l'évolution culturelle du Québec.

*Histoire générale du cinéma au Québec* est un ouvrage de base indispensable qui s'adresse aux cinéphiles et aux étudiants de niveau collégial et universitaire.

Sylvie Beaupré



**Deux études indispensables sur**

**ANNE HÉBERT et SUZANNE PARADIS**

**ÈVE ET CHEVAL DE GRÈVE**  
Contribution à l'étude de l'imaginaire d'Anne Hébert  
FRANCE NAZAIR GARANT  
**14,95\$ 183p.**

À travers l'oeuvre d'Anne Hébert, l'auteure effectue un retour aux origines ainsi qu'un retour à la femme originelle, Ève.

En explorant l'imaginaire d'Anne Hébert, France Nazaire Garant réunit des visions fragmentaires et elle ose nommer l'innommable.

**Entre l'ondine et la vestale**  
Jeanne Turcotte  
Analyse des Hauts Cris de Suzanne Paradis  
**12,95\$ 148p.**

Une étude qui démontre comment l'imaginaire de Suzanne Paradis a fait renaître l'ondine et la vestale et comment ces personnages qui appartiennent au monde littéraire et mythique conditionnent fondamentalement le récit des Hauts Cris.

«Jeanne Turcotte a ausculté les Hauts Cris, elle les a écoutés avec la force d'un esprit créatif capable de transcender la demande inscrite dans ce roman».

Suzanne Paradis